

La breloque de Laura

Il suffit parfois d'un mot, d'un geste, d'un évènement pour que la vie bascule du bon ou du mauvais côté. Le souvenir de cette première journée de vacances restera pour toujours gravé dans ma mémoire.

Chaque année, nous passons le mois d'août dans la grande maison de Babouchka. Babouchka veut dire grand-mère en russe. Sauf que ma grand-mère ne ressemble pas à une personne âgée alors tout le monde la surnomme *Babou* ! *Babou* est une ancienne comédienne de théâtre. Comme elle le dit souvent, elle a eu son heure de gloire. *Babou* est une artiste. Elle vit selon son expression favorite, « sans fil à la patte », donc sans contraintes. Le temps s'est arrêté à sa porte dépourvue de verrous et de clés. Les pendules, montres et autres calendriers sont bannis du quotidien. *Babou* ne parle pas, elle chante. Son accent slave fait rouler tous les *r* comme les pierres dans un ruisseau... *Babou* ne marche pas, elle danse ! La maison de *Babou* est un véritable refuge pour la famille, qu'elle surnomme sa *tribu* !

Pour célébrer le début de ces vacances tant attendues et nos retrouvailles avec la maison des courants d'air, nous avons

institué un rituel : déguisement obligatoire pour la première soirée.

À l'ombre du catalpa, allongée sur un tapis d'herbe moussue, j'écoute d'une oreille distraite les conversations des adultes. Le voisin de ma grand-mère a retrouvé son amour de jeunesse grâce à *Facebook* et va se marier l'an prochain. Chacun y va de son commentaire... Si *Babou* trouve cela *extraordinaire*, elle précise toutefois que le mariage à soixante-dix ans c'est démodé ! Maman éclate de rire mais sa réponse reste en suspens, interrompue par la sonnerie du téléphone. C'est l'oncle Sam. Panne de voiture. Surchauffe du moteur. Ma tante Rachel a appelé une dépanneuse. Leur arrivée est différée de quelques heures. Actualité validée par un des messages reçu sur mon portable. C'est Lisa, leur fille. « *J'ai l'seum. Tqt ma cousine, j'arrive¹ !* ». Je sais qu'elle rage de ne pas pouvoir choisir avec moi nos tenues pour la soirée. Un deuxième sms est envoyé par un certain Marius qui me dit que je suis attendue au château de Versailles. « *T en retard ma princesse. Rdvs au château* ». Là, j'hallucine grave. On vient de quitter les Yvelines depuis cinq heures, ce n'est pas pour faire demi-tour. Aucun de mes potes ne se prénomme Marius. J'ai les nerfs. Encore un coup de Liam, mon frangin. Les blagues à deux balles, Il connaît. D'ailleurs où est-il passé celui-là ? Un rapide coup d'œil circulaire me donne la réponse. Il s'est écroulé dans

¹ Je suis énervée. Ne t'inquiète pas ma cousine, j'arrive.

un hamac. La fatigue du voyage et la chaleur l'ont achevé. Des petites bulles d'écume s'échappent de sa bouche ouverte. Il ronfle ! Je transfère ce maudit texto à Lisa qui me répond illico de laisser tomber. Le Marius s'est certainement trompé de destinataire. Elle ajoute : « *Demande lui sa photo, il est peut-être mignon ! Tchao !* ». Fin de nos échanges. Ses parents l'emmenent déjeuner à la *Pizza Del Arte*.

La voix de *Babou* m'enlève à mes interrogations. « Laurra, ma Chérie, es-tu montée au grenier ? Je suis certaine que tu vas trouver ton bonheur dans une des malles en osier. Que dirais tu d'emprunter une de mes robes de scène pour la soirée ? Pense également à Lisa... ».

Je n'ai pas spécialement envie de me bouger mais je ne veux pas contrarier *Babou*. Je cours l'embrasser pour la remercier et prend le chemin du grenier. Les années précédentes, nous n'avions pas eues, Lisa et moi cet honneur. Nos tenues avaient été confectionnées avec des draps et autres vieux tissus ! Je traîne un peu les pieds. J'ai la phobie des bestioles et n'aime pas trop la saleté. Liam se moque souvent de moi et n'hésite pas à me provoquer en inventant quelques histoires qui ne font rire que lui.

Les marches sont un peu étroites et elles craquent un peu sous mes baskets. Je pousse la trappe de toutes mes forces ce qui me vaut d'être recouverte d'une couche de poussière. Je

tousse, j'éternue et comble de malheur, je me cogne la tête. J'avais oublié le plafond mansardé. Je m'oblige à marcher à demi-courbée. Je perçois la fuite d'un animal que je dérange. Je respire à pleins poumons et me rappelle la phrase de Papa : ce n'est pas la petite bête qui va manger la grande !

Je regarde autour de moi et dresse rapidement l'inventaire : un coffre, un tas de vieux papiers, un canapé défoncé... Je cherche des yeux la malle en osier décrite par *Babou* quand je distingue dans la pénombre un objet suspendu autour de la poignée d'un secrétaire. En m'approchant, je constate que c'est un bijou ancien attaché à une cordelette en cuir. Le boîtier ressemble à un coquillage doré. Soudain, mes doigts rencontrent le mécanisme d'un fermoir qui d'un clic laisse apparaître une montre !

Une musique d'une autre époque envahit la pièce et les aiguilles de la breloque se mettent à tourner à une allure folle...

« Où étais tu passée ? ! Voilà des heures que je t'attends ». Que fais-tu assise par terre comme une mendicante ? »

J'ai bien envie de répondre que le temps chez *Babou*, n'existe pas mais je ne reconnais pas la voix de mon interlocuteur. Je lève la tête et mon regard s'aimante avec celui d'un jeune homme distingué qui m'aide à me relever. J'aperçois mon reflet dans la vitrine d'un magasin de vêtements de luxe. Je laisse

échapper un cri d'horreur. C'est quoi ce déguisement ? En réajustant le bonnet de coton qui cache mes cheveux, j'inspecte ma tenue. Je suis habillée d'une jupe courte posée sur plusieurs jupons. Ma taille est compressée par un corset. Un châle recouvre mes épaules. Mes pieds sont enfermés dans des chaussures plates à grosses boucles.

« Mademoiselle Bertin est furieuse. Elle t'a fait chercher dans tout le magasin et menace de te renvoyer si tu ne l'accompagnes pas à la cour ! Vous présentez aujourd'hui les dernières créations de la maison de couture à Versailles ! » Je suis tellement choquée par mon accoutrement que je ne comprends qu'un mot sur deux.

J'articule d'une voix tremblante : *Le Grand Mogol*...C'est le nom inscrit sur l'enseigne de la boutique dans laquelle Marius me presse d'entrer. Un portier vêtu de vert de la tête aux pieds, m'ouvre la porte en me saluant. Je cligne des yeux devant tant de dorures et de lumière. Sur les murs du grand salon beige rosé, de nombreux tableaux sont accrochés. Marius me souffle à l'oreille que ce sont les portraits des pratiques² de mademoiselle Rose Bertin. J'apprends qu'elle est venue à Paris à l'âge de seize ans et une dizaine d'années plus tard, est devenue la ministre des modes de Marie-Antoinette. Trente couturières et cent fournisseurs travaillent à son service. Des comédiennes, des gens de la cour et des grandes bourgeoises

² clients

sont les clients fidèles de ce commerce situé dans le quartier du Palais Royal. Je regarde Marius et lui répond que la reine est une *fashion victim*... C'est à son tour de tourner ses yeux à l'envers, et de ne pas comprendre mon vocabulaire. Une voix grave et déterminée nous interrompt violemment.

« Eh bien te voilà...Où étais-tu encore cachée petite ingrate ? Nous n'avons pas de temps à perdre. Sa Majesté la reine nous attend pour la présentation de la nouvelle collection. Tiens-toi droite malheureuse, et n'oublie pas de lui faire une révérence digne de ce nom. »

C'est donc elle Rose Bertin ! Une femme bien en chair, au visage rond et au front bombé.

Je baisse la tête sur mes affreuses chaussures pour ne pas rire devant ces vêtements : une robe de soie mauve, ornée d'un ruban vert anis, comme la couleur de son chapeau de paille à plume d'autruche. Son regard sévère m'impressionne et me brûle la peau. Je n'ai pas le temps de réfléchir que nous montons ensemble dans un carrosse direction Versailles. Un milliard de questions se bousculent sous mon bonnet mais la plus importante : comment réussir ma révérence à Marie-Antoinette ?!

Après deux heures de berline où pour éviter les questions embarrassantes, je fais semblant de dormir, je me retrouve devant le château construit sous le règne du roi Soleil. Les

jardins dessinés par André Le Nôtre sont magnifiques. Au loin, j'aperçois les fontaines crachant de façon ininterrompue leurs jets d'eau. Pas le temps de rêvasser. Les malles qui contiennent les nouvelles tenues de la souveraine sont portées par des laquais coiffés de perruques poudrées. Nous montons et descendons de nombreux escaliers, empruntons de nombreuses galeries. Dans l'air se mélangent des odeurs de crasse et de parfum...Je repense aux cours d'histoire de madame Guennec et à ce qu'elle nous disait: « *Versailles avait toujours serré la gorge et attaqué le nez...* ». Je ne peux m'empêcher de crier : Ce n'est pas un château, c'est une ville dans la ville...mais le regard noir de la Bertin ne me permet pas de continuer mon monologue. De toutes les façons, nous sommes, enfin, arrivées devant la méridienne, un des petits salons privés de la reine. Je retiens mon souffle. J'entends les palpitations de mon cœur résonner dans ma poitrine. Je sens que je vais m'évanouir. Je me reprends rapidement tout en exécutant une révérence qui a l'air de satisfaire la conseillère des modes. Tout en me retirant dans un coin de la pièce, j'observe discrètement le profil régulier de la reine tout en regrettant de ne pouvoir faire un *selfie* pour immortaliser ce moment.

« Ma chère Rose ! Je ne vous attendais plus... »

« Je vous ai apporté ma dernière création, Madame. »

D'un signe de tête, mademoiselle Bertin me commande de présenter à Marie-Antoinette une longue et simple tunique en mousseline blanche, très échancrée et ceinturée d'un large drapé. La robe dénommée "*chemise à la reine*" s'enfile par la tête ou par les pieds. Les manches froncées se terminent par des rubans. Le bas de la toilette s'orne d'un grand volant : c'est un "*haut falbala*". La couturière de la reine précise que ce nouveau vêtement se porte sans panier³ permettant l'aisance et le naturel de la marche. Marie-Antoinette est ravie : elle frappe dans ses mains d'un air de contentement.

« Ma Chère Rose, il n'y a que vous seule qui puissiez comprendre le corps des femmes. Je serai enfin libre de mes mouvements. Plus besoin de me contorsionner pour m'asseoir ou passer les portes... »

En soupirant, elle ajoute : « On ne pourra me reprocher avec une robe aussi simple de vouloir ruiner le pays... »

Un valet arrivé en silence, allume des chandelles dont la faible lumière projette sur les murs des ombres inquiétantes. Une angoisse me serre la gorge et me noue l'estomac. Le front appuyé sur un des carreaux de la fenêtre de ce salon devenu lugubre, je pense au peuple qui gronde, à la reine et à son triste sort...

³ Large armature en osier s'attachant à la taille sous le jupon.

« Même si vous revenez à des vêtements plus simples, on affirmera quand même que vous cherchez à saboter l'aristocratie... »

Un silence de mort s'installe. J'ai plombé l'ambiance et bredouille de vagues excuses. Je n'aurai pas du parler sans autorisation. Rose Bertin me fusille du regard. Le visage de la reine se contracte sous l'effet de la colère. Ses yeux sont remplis de mépris. Nerveuse, je tire un peu trop fort sur le cordon de la montre attaché autour de mon cou. Les aiguilles de la breloque s'affolent. Des gardes arrivent pour m'envoyer en prison. Je me débats, je veux partir. Je crie : « Non, pas la Bastille ! »

Le parfum rassurant de *Babou*, un mélange de fleurs d'oranger et de bergamote me chatouille les narines. J'ouvre un œil puis l'autre. Je suis allongée sur mon lit, enfin libérée de ce cauchemar. Ma grand-mère est penchée sur moi et m'humecte le front avec un gant d'eau fraîche. *Babou* m'explique que je me suis cognée la tête dans le grenier. Ne me voyant pas revenir, les parents sont montés dans la mansarde et m'ont découverte semi-inconsciente avec une bosse sur le sommet du crâne. Papa, qui est médecin m'a placée sous surveillance ; la famille se relaie à mon chevet.

« Demain, tu seras rétablie et tu pourras, enfin, profiter des vacances. Repose-toi ma chérie»... Alors que *Babou* ferme la porte de la chambre, j'aperçois la breloque tourner comme une toupie sur le plancher.

Maryline Martin

Août 2018